

Un homme quitta le cercle, s'avança au milieu de l'esplanade, et avec un accent grave, solennel, il dit :
 — "Au nom de Dieu qui m'entend, je déclare, moi, Joseph Cartman, que, nous étant réunis douze, sous la présidence de l'honorable Wilkinson, pour juger sommairement les prisonniers que nous avons faits sur la bande d'assassins dite les Douze Apôtres, et principalement leur chef, surnommé le Mangeux d'Hommes, les avons trouvés et trouvons coupables de conspirations homicides et meurtres au premier degré, et les avons condamnés à être pendus ce jour et à cet instant même.
 "Que Dieu ait pitié de leur âme!"

Comme il terminait, Jésus s'écria d'une voix tonnante, en désignant du regard Adrien Dubreuil, terrifié par ce spectacle lugubre :

— Ce jeune homme ne doit pas partager notre sort. Il n'a rien de commun avec nous. C'était mon captif. Je l'ai amené de force à Kiouinâ. Je compte, citoyens, sur votre justice pour lui rendre la liberté!

— Et je crois bien qu'on la lui rendra, la liberté! car il est innocent comme l'enfant qui vient de naître, M. Dubreuil! ajouta un vieux trappeur en se précipitant vers Adrien.

— Et je vous le jure, moi aussi, qu'il est innocent, le mar'chef, sans vous manquer de respect, cria un personnage aux longues moustaches jaunes, se démenant comme un enragé entre les mains des mineurs qui voulaient l'empêcher de forcer leurs rangs.

— M. Rondeau! fit Dubreuil à la vue du trappeur.

— Pas monsieur, mais le père Rondeau, s'il vous plaît.

— Dubreuil! il s'appelle Dubreuil! mes pressentiments ne me trompaient donc pas? murmura le Mangeux d'Hommes en examinant Adrien avec la plus vive attention.

Les exécuteurs de la loi de Lynch se consultaient. Mais la plupart des mineurs, connaissant le père Rondeau, se portèrent garants pour son protégé, dont les liens furent aussitôt coupés.

— Maintenant, le supplice des coupables! reprit l'homme qui avait prononcé la sentence.

Quatorze individus vêtus de noir et le visage barbouillé de charbon, s'approchèrent des quatorze prisonniers.

— Je demande à parler à ce jeune homme, dit alors Jésus.

On lui accorda cette faveur.

— Vous vous appelez Dubreuil? fit-il avec émotion.

— Oui, répondit Adrien, que le père Rondeau tenait serré dans ses bras.

— Vous êtes de Cambrai?

— Oui.

— Votre père était capitaine de vaisseau? continua le Mangeux d'Hommes, en proie à une agitation croissante.

— Comment.....

— Et vous aviez un frère nommé Adolphe, qui s'enfuit de la maison paternelle à la suite d'un vol qu'il avait commis pour satisfaire le caprice d'une maîtresse.....

— Vous seriez..... balbutia l'ingénieur dans un trouble inexprimable.

— Je suis votre frère..... Adieu! Je remercie le ciel de ne m'avoir pas permis de couronner mes crimes par le plus abominable de tous.

Il se livra au bourreau, pendant que le père Rondeau arrachait Dubreuil à cette horrible scène d'expiation.

Quelques minutes après, quatorze cadavres se balançaient aux rameaux décharnés des chênes.

Et les corbeaux rétrécissaient leurs cercles, en battant des ailes, coassant et s'abaissant de plus en plus sur les têtes de ces cadavres!

CHAPITRE XIX.

PATRIE INDIENNE.

Meneh-Ouiakon et Adrien Dubreuil,

Montréal, mois des neiges, 1857.

MON AMOUR.

Je veux m'entretenir avec le Toi qui vit dans ma pensée, dont sans cesse les yeux de mon esprit voient, pour l'adorer, la noble image.

Que je te parle donc, au moyen de ces signes mystérieux que les bons Visages-Pâles ont enseignés aux miens, dès le temps de mon illustre aïeul Pontiac, en leur mettant, par vos longues robes noires, ta langue dans la bouche, ta religion dans le cœur; oui, que je te parle au moyen de ces signes muets qui disent tout, puisque ton absence comme l'épaisseur d'une montagne te cache aux yeux corporels de Meneh-Ouiakon, et que, comme la gelée d'hiver, elle a fermé ses lèvres. Pendant le silence des nuits mon esprit inquiet songe à toi, et comme la surface des eaux il réfléchit ta présence; pendant la clarté du jour, je cherche Celui qui a mon amour, Celui que je n'ai jamais eu le bonheur de contempler aux rayons du soleil; je le cherche et ne le trouve plus. Son ombre même m'a quittée.

Puisses-tu ne pas trop languir là où Meneh-Ouiakon t'a laissé, il y a bientôt six lunes, et puisse cette feuille plus légère que la feuille du bouleau, cette feuille à laquelle je confie le chagrin et l'espoir de mon cœur, te parvenir fidèlement, Ihouamé Miouah! (Mon amour)

Ouvre l'oreille à mon récit, François bon, il est heure que tu remontes avec la fille des sachems nadoessis le courant de sa vie, car si ton amour est grand, généreux, le sien est grand aussi comme le chêne aux verts ombrages, sous lequel il fait bon se reposer, et il est transparent comme l'onde de la source.

Meneh-Ouiakon sent son âme lourde: elle l'ouvre à celui qu'elle aime, afin que le ciel devienne bleu et pur pour elle et pour lui.

Je veux m'entretenir avec Toi qui vis dans ma pensée, dont sans cesse les yeux de mon esprit voient, pour l'adorer, la noble image.

En ma famille, l'illustre famille de Pontiac vit la tradition du beau. On y a toujours aimé et on y aime toujours

ardemment la race française. Elle nous avait relevés, nous jadis les possesseurs heureux, fiers, mais déçus de cet immense pays; pourquoi nous a-t-elle abandonnés? dis Ihouamé Miouah, pourquoi nous as-tu abandonnés? pourquoi nous avoir laissés sans défense, à la merci des Habits-Rouges et des Longs-Couteaux? Ah! si vous eussiez voulu? nos lacs poissonneux, nos prairies, nos bois giboyeux, nos terres abondantes en trésors que vous savez utiliser, comme jadis le surent, rapporte-t-on, les hommes de notre origine, tout ce que nous possédons serait à vous! Mes ancêtres le disaient, mes ancêtres le désiraient, mes ancêtres ne mentaient pas. Leur langue n'était pas fourchue, les sachems nadoessis n'ont pas renié ce magnifique héritage.

Ils aiment ton Dieu, sans le bien connaître, car le temps a roulé, roulé; les arbres ont germé, grandi, ils sont tombés de vieillesse dans la forêt et on ne vous a pas revus, ni ceux qui nous montraient à servir, à votre manière, le Maître de la Vie. Sur les bords du lac Supérieur, les rivières pleurent leur départ. Dis-moi, Ihouamé Miouah, que ces pleurs auront une fin.

Je veux m'entretenir avec Toi qui vis dans ma pensée, dont sans cesse les yeux de mon esprit voient, pour l'adorer, la noble image.

Ecoute mon discours,

Nous avons planté nos loges près du fort Williams, pour y échanger des pelleteries contre des couvertes, de la poudre et des munitions. Un jour, j'étais seule dans le wigwam, mon frère et notre père faisaient la traite à la factorerie. Un homme, un blanc, entra. Sa parole était douce comme le miel, sa langue, celle des Nitigush. Il était si beau, son regard avait une telle douceur, sa voix une suavité si grande, que je le crus bon,

"Je t'aime," me dit-il, et moi, entendant cette musique harmonieuse, comme après une chaude journée le frémissement de la brise dans le feuillage, moi je ne pus lui répondre: "Je ne t'aime pas."

Il m'avait troublée. Je songeai à lui toute la journée, quand il fut parti. Mon frère et mon père ne revinrent pas le soir. Je m'endormis en rêvant à cet homme blanc que j'avais vu. Tout à coup je m'éveille, on m'emportait. Je veux me débattre, m'échapper, fuir! des bras de fer me tiennent captive.

A la clarté de la lune, j'avais reconnu le Visage-Pâle dont la visite m'avait émue le matin.

Il m'entraîna loin! loin! cherchant à m'enivrer avec sa parole d'amour. Mais je n'étais pas libre. La fille des sachems nadoessis n'entendait plus le langage de son ennemi. En liberté, elle ne lui eût rien refusé; prisonnière, elle eut soutenu jusqu'à la mort son droit de se donner.

Je ne connaissais pas *Schedjah-Nitigush*. (1)

Quand j'eus vu que son existence était sombre comme l'eau qui coule sous les noirs sapins, quand j'eus vu que, comme le carcajou, il égorgait pour sucer le sang de sa victime, je le méprisai, et pourtant, je l'avoue, puisque tu dois lire dans mon sein, Ihouamé Miouah je ne pus me défendre de l'aimer encore. Explique cela, toi, qui sais tout. J'étais son esclave, et il me respectait; je ne pouvais rien contre lui, et il obéissait à mes ordres, à mes moindres desirs. Pour moi les plus brillants ouampums, les plus riches pelleteries, les parties les plus délicates du gibier ou du poisson qu'il prenait. Ses gens, sa bande me traitaient en *otah* (récie). Un seul, peut-être, me regardait d'un oeil étrange. C'était Judas, son lieutenant. Mais je n'avais d'ailleurs pas à me plaindre de lui. Rusé comme le renard, il cachait son plan.

Meneh-Ouiakon sent son âme lourde, elle l'ouvre à celui qu'elle aime, afin que le ciel devienne bleu et pur pour elle et pour lui.

Je veux m'entretenir avec le Toi qui vit dans ma pensée, dont sans cesse les yeux de mon esprit voient, pour l'adorer, la noble image.

Dans la troupe de *Schedjah-Nitigush*, il y avait une femme nadoessis, nommée la Perdrix-Grise, que le capitaine avait aimée, mais délaissée pour moi. Malgré la jalousie que je lui inspirais, cette femme m'était dévouée, car j'étais Grande-Maitresse d'une danse à laquelle la Perdrix-Grise appartenait dans notre tribu. Bientôt même, remarquant que jamais *Schedjah-Nitigush* ne dormait avec moi, elle me porta de l'attachement, et m'avertit, un soir, que Judas avait résolu de profiter de l'absence momentanée de son capitaine pour se glisser sous ma peau d'ours.

En même temps la Perdrix-Grise me proposa de recouvrer ma liberté. C'était proposer à la panthère de briser les barreaux de sa cage.

Cette nuit-là même, Meneh-Ouiakon prit la fuite et rejoignit la vaillante nation des Nadoessis, campée sur la rivière Saint-Louis, près de la factorerie de Fond-du-Lac. Hélas! son frère, celui qu'elle chérissait par-dessus tout au monde, était parti! il était parti à sa recherche. Il devait, pour tâcher, de la retrouver, traverser et explorer tous les Grands Lacs! Il est si bon, il aime sa sœur d'une affection si grande, *Sungush Ouscta*! Sa voix est sonore comme le roulement du tonnerre, comme le cri de la grue du milieu des nuages, ou celle du coulis du milieu des savanes. Semblable aux gouttes d'une chute, chacune de ses paroles a son poids; il a le cœur de Pontiac son aïeul, et la langue de *Piehiezicku* son père. Jamais le mensonge noir n'est sorti de ses lèvres vermeilles. Il est sage et tranquille comme le castor des marais, rusé comme le loup des prairies, brave et audacieux comme l'ours affamé, léger à la course comme le cerf poursuivi. Sa vue vaut celle de l'aigle chauve et son ouïe celle du daim au bois fourchu. Ainsi que sa carabine, son jugement ne manque

(1) Le mauvais Français. C'est ainsi que les Indiens du Lac Supérieur nommaient Jésus, le Mangeux d'Hommes.

jamais le but. Que les feuilles de son arbre de vie ombragent pendant longtemps les wigwams de notre tribu.

Tu le connaîtras, Ihouamé Miouah, et tu l'aimeras aussi comme Meneh-Ouiakon.

Je veux m'entretenir avec le Toi qui vit dans ma pensée, dont sans cesse les yeux de mon esprit voient, pour l'adorer, la noble image.

Comme, après un long hiver, l'alouette attend avec impatience le retour du soleil, ainsi Meneh-Ouiakon attendait le retour de *Sungush Ouscta*.

Mais son ennemi, mais Judas veillait. Comme le vautour fond sur sa proie, tandis qu'elle était à la pêche, il fondit sur elle, lui lia les pieds et les mains et la transporta dans cette île, où, Ihouamé Miouah, elle a eu le bonheur de te voir et de t'aimer.

Meneh-Ouiakon sent son âme légère, elle l'ouvre à celui qu'elle aime, afin que le ciel devienne pour lui bleu et pur comme il l'est pour elle.

Là, les jours de la fille des sachems nadoessis devaient être troubles, mais le Maître de la Vie les fit clairs et serens. Elle t'a aperçu, mon frère, et au soleil de tes yeux son cœur s'est illuminé, ainsi que la forêt s'embrasse et flamboie au contact de l'étincelle. Sans tache encore, purifiée en son esprit de son amour indigne par le feu que tu as allumé en elle, elle aurait été joyeuse d'être ton épouse devant ton Dieu qui est le sien et qui a proclamé l'égalité des races. L'amour de Meneh-Ouiakon est immense comme les territoires de l'Ouest, inépuisable comme les eaux du Grand-Lac. Cet amour, il est à toi. Tu le sais. Aussi bien il te faudrait douter de la nourriture que tu manges, du breuvage que tu prends, que de la tendresse qui gonfle mon cœur pour toi. J'en suis fière, j'en suis heureuse, je l'annoncerai aux guerriers nadoessis, dussent-ils me faire souffrir mille tortures.

Mais toi, ô Ihouamé Miouah! as-tu bien sondé ton amour? sa profondeur t'est-elle connue? les écueils dont il est enviroiné, les as-tu tous explorés? N'en est-il pas un inobservé par toi et sur lequel viendra échouer le canot qui porte notre commune destinée? J'ai peur. Pardonne, ami, j'ai peur! Le bonheur m'effraie? Mon passé, mon ignorance, la couleur de mon visage... Ah! je n'aurai fait qu'un rêve!

Meneh-Ouiakon sent son âme lourde; elle l'ouvre à celui qu'elle aime afin que le ciel ne devienne pas pour lui sombre et nuageux comme il l'est pour elle.

Hélas! oui, je me sens effrayé: j'ai vu vos villes merveilleuses, vos palais de toutes sortes, vos temples superbes; j'ai vu ce que vous appelez la civilisation, et j'ai pleuré la honte de mon étonnement, de mon admiration. Que sommes-nous, que sommes-nous, misérables Peaux-Rouges, à côté de vous, si grands, si puissants, que j'en suis à me demander quelle peut être la supériorité de ce Dieu devant qui vous courbez la tête! Non, non, jamais Meneh-Ouiakon, la fille des sachems nadoessis, ne sera l'épouse d'un Visage-Pâle. Il la méprisera; pourrait-il faire autrement? et Meneh-Ouiakon ne saurait supporter un affront de celui qu'elle aime!

Je sors tristement de ce doux songe. Mais, si tu le veux, Ihouamé Miouah, Meneh-Ouiakon sera ta servante. Elle demeurera près de toi, contente de t'aimer, de t'admirer en silence, contente d'entendre ta voix, de recevoir tes commandements, de soigner la vierge blanche qu'un jour tu conduiras à ta couche.

N'aie point sourire dédaigneux à mon langage. Je puis aimer celle que tu aimes. L'amour de la fille indienne est plus grand que celui de la fille au visage pâle.

Souviens-toi. Je suis partie pour te chercher secours. Le Dieu de notre culte m'a protégée. En route, j'ai trouvé ton esclave, celui dont tu déplorais la perte. Il m'a aidée à échapper aux griffes de Judas, qui me poursuivait, et ensemble nous avons gagné le village du Sault-Sainte-Marie. J'y ai vu cet excellent Canadien que tu m'avais recommandé le père Rondeau. Sa loge nous a été ouverte avec son cœur. C'est à lui que j'adresse cette lettre pour qu'il te la fasse parvenir. Il aurait voulu, Ihouamé Miouah, courir à ta délivrance; il n'a pas rencontré d'allié. Les Longs-Couteaux ont refusé de marcher avec lui. Ils sont lâches pour seconder les intérêts des autres, brûlants comme le fer rouge pour les leurs.

"— Va, ma fille, m'a dit Rondeau, vas trouver l'ononthis des Français à New-York, lui seul pourra servir notre ami."

Je suis partie, laissant avec lui ton serviteur. Peut-être ont-ils réussi à t'arracher à la captivité, car ils devaient tenter de réunir des auxiliaires et de diriger une expédition contre les Apôtres! Ah! si les succès ont accompagné leur pas; si tu es libre, je ne demande plus au ciel que de te voir une fois encore et mourir après!

Mais te verrai-je? Non, non, non, Ihouamé Miouah, je ne te verrai plus. Il y a là, dans le fond de mon cœur, quelque chose qui me le dit, et voilà pourquoi je veux m'entretenir avec le Toi qui vit dans ma pensée dont sans cesse les yeux de mon esprit voient, pour l'adorer, la noble image.

Ah! que je voudrais te revoir! que je voudrais suivre cette feuille qui ira à toi, j'en suis sûre, et pourtant je ne sais qui te la portera.

(A continuer.)

Les annonces de mariages, de décès seront publiées dans ce journal à raison d'un sou chaque.

MARIAGE.

Le 15 courant, à l'église St. Jacques, Montréal, M. Téléphore Talbot, Berthier en bas, Québec, à Dlle. Ellen McMahon, Québec. Nos meilleurs souhaits à l'heureux couple.